

D'une écriture qui ne ferait pas modèle

Jean BRINI
mars 2015

Introduction

Mon titre annonce d'emblée le point d'entrée que j'ai choisi d'emprunter pour tenter d'aborder la question de ces journées : l'écriture, et plus précisément l'écriture mathématique. Ce choix est sans doute conditionné par le fait que depuis quelques années, dans notre association, nous travaillons les séminaires de la fin de l'enseignement de Lacan, les séminaires « borroméens » et même « post-borroméens ». Or dans ces séminaires, Lacan s'appuie largement sur des figures de nœuds, de tresses ou de surfaces comme le tore, qui, à l'examen, nous semblent constituer une sorte d'écriture, dont Lacan aurait tenté d'écrire l'alphabet, et dont nous aurions à déchiffrer la combinatoire, la grammaire, et aussi le mode d'emploi.

La question qui me semble digne d'examen est donc la suivante :

La science dès son origine – que nous situons arbitrairement à l'époque de Galilée – se distingue par son utilisation extensive des mathématiques, formules, figures géométriques ou diagrammes qui ont l'ambition de rendre compte de certains domaines de ce qu'on peut appeler le réel (ou encore la nature, le monde, la réalité). Ces « outils » mathématiques ont évolué selon une dialectique dont nous tenterons de donner quelques éléments.

La psychanalyse de son côté s'appuie également sur certains éléments mathématiques, mais pour en faire – nous semble-t-il – autre chose. Sommes nous en mesure de dire quoi ? Sommes nous en mesure de mettre en regard ces deux usages des mathématiques ? Et cette comparaison peut-elle nous permettre d'éclaircir ce qui peut légitimement s'appeler « réel » dans ces deux champs.

Dialectique Symbolique-Imaginaire dans la science.

Nous commencerons par illustrer ce qui se trame dans la démarche scientifique moderne en nous appuyant sur un exemple très simple : le pas de Galilée, qui a l'avantage d'être connu de tous.

Quand je pousse, ça bouge. Quand j'arrête de pousser, ça s'arrête de bouger. Voilà une évidence factuelle (à rapprocher de l'« evidence-based medicine ») dont j'éprouve toute la vérité lors d'une panne de voiture par exemple. Je peux même aller plus loin et observer que plus je pousse fort, plus ça bouge vite, et en tirer une formule : $f = m v$: la force et la vitesse sont proportionnelles, et ce qui relie les deux est la masse¹ de ce que je fais bouger.

N'est-il pas étrange qu'il ait fallu attendre Galilée pour prendre en compte le fait que cette formule est radicalement fautive, du simple fait qu'il existe des projectiles, qui bougent sans qu'on les pousse ? Cela nous oblige à écrire quelque chose de plus sophistiqué qui est $f = m a$: la force n'est pas la cause du mouvement, mais de sa variation : l'accélération. D'où l'invention de ce qu'on a dès lors appelé « inertie ».

On peut noter ici une première manifestation de ce qui peut s'interpréter comme une interaction entre

- ce que j'observe : les projectiles
- ce que j'écris : la formule $f = m a$ à la place de $f = m v$

1 Je recueille de mon équation un bénéfice secondaire : une définition de la masse

Réel de la science et réel de la psychanalyse

- ce à quoi j'accède, que j'invente comme représentation, à partir de ce que j'écris : l'inertie et le principe de relativité

La suite de l'histoire est la recherche d'observations corroborant ma nouvelle représentation. Cette recherche pouvant m'amener à construire des situations rares ou jamais réalisées auparavant ... ce qu'on appelle des expériences. Pour Galilée, l'histoire de la Tour de Pise, mais aussi bien, plus simplement, l'observation de papillons volant dans un bocal à bord d'un navire en mouvement².

Le mouvement, très simplifié de la progression scientifique comporte ainsi (entre autres, soulignons le) deux étapes³ :

- de l'imaginaire vers le symbolique : écrire ce que je vois, en quelque sorte
- du symbolique vers l'imaginaire : me forger une nouvelle « vision du monde » grâce à ce que j'ai écrit.

Ce double mouvement peut être illustré par un très grand nombre d'événements du progrès scientifique, et il est sous-jacent au fait qu'on ne peut nier que la science a et continue de modifier notre « vision » du monde.

Ce que nous voudrions souligner concerne le deuxième mouvement : du symbolique vers l'imaginaire. Il n'est en effet pas toujours facile de forger une représentation, une vision, une intuition, qui soit en accord avec ce que les mathématiques nous imposent.

C'est ce dont témoignèrent nombre de découvreurs lors de leur rencontre avec les conséquences de leurs élaborations.

Citons :

Cantor disant « *je le vois mais je ne le crois pas* » lors de l'établissement par lui de la correspondance bi-univoque entre les points d'une droite et ceux d'un plan.

²Galilée, *Dialogue concernant les deux plus grands systèmes du monde*, 1632 :

« Enfermez-vous avec un ami dans la cabine principale à l'intérieur d'un grand bateau et prenez avec vous des mouches, des papillons, et d'autres petits animaux volants. Prenez une grande cuve d'eau avec un poisson dedans, suspendez une bouteille qui se vide goutte à goutte dans un grand récipient en dessous d'elle. Avec le bateau à l'arrêt, observez soigneusement comment les petits animaux volent à des vitesses égales vers tous les côtés de la cabine. Le poisson nage indifféremment dans toutes les directions, les gouttes tombent dans le récipient en dessous, et si vous lancez quelque chose à votre ami, vous n'avez pas besoin de le lancer plus fort dans une direction que dans une autre, les distances étant égales, et si vous sautez à pieds joints, vous franchissez des distances égales dans toutes les directions. Lorsque vous aurez observé toutes ces choses soigneusement (bien qu'il n'y ait aucun doute que lorsque le bateau est à l'arrêt, les choses doivent se passer ainsi), faites avancer le bateau à l'allure qui vous plaira, pour autant que la vitesse soit uniforme [c'est-à-dire constante] et ne fluctue pas de part et d'autre. Vous ne verrez pas le moindre changement dans aucun des effets mentionnés et même aucun d'eux ne vous permettra de dire si le bateau est en mouvement ou à l'arrêt ... »

Comme nous le rappelait HCL la semaine dernière, je peux jouer au ping pong dans un train avec une balle dont la vitesse varie entre 210 et 190 km/h ... vu de l'extérieur du train.

³ Une troisième étape consiste, à partir de la nouvelle « vision du monde » élaborée ainsi, à inventer des procédures faisant intervenir le « réel » et susceptibles d'infirmer ou de valider cette nouvelle vision. ... ce qu'on appelle des expériences. Nous n'abordons pas cet aspect des choses ici

Réel de la science et réel de la psychanalyse

Desargues écrivant dans son « Brouillon projet ... ⁴ » :

« l'entendement [du lecteur] s'y perd ... à cause que le raisonnement ordinaire le conduit à en conclure des propriétés dont il est incapable de comprendre comment c'est qu'elles sont. »

et lorsqu'il fait la liste des événements de rencontre d'un plan avec un cône :

Quand un plan de coupe rencontre un rouleau⁵ à son sommet, en façon que la droite qui décrit ce rouleau ne se trouve en se mouvant jamais parallèle à ce plan de coupe, si le sommet du rouleau se trouve à distance infinie, l'événement en est inimaginable, & l'entendement est incapable de comprendre comment les événements que le raisonnement luy en fait conclure peuvent estre

Ou encore Feymann en ouverture de son cours de mécanique quantique :

*Le comportement atomique étant tout à fait différent de notre expérience quotidienne, il est très difficile de s'y habituer et il apparaît singulier et mystérieux à tout le monde, aussi bien au physicien expérimenté qu'au novice. Même les experts ne le comprennent pas **de la façon dont ils le voudraient** et c'est parfaitement normal qu'il en soit ainsi, puisque toute expérience humaine directe, et toute intuition humaine s'appliquent à de grands objets. Nous savons ce que font les grands objets mais à petite échelle les choses ne font rien de la même façon. C'est pourquoi nous ne pouvons plus rien apprendre d'elles **par notre expérience immédiate**, mais seulement en faisant appel à l'abstraction **et à l'imagination.***

De cette dernière citation, je voudrais extraire deux points :

- *même les experts ne le comprennent pas **de la façon dont ils le voudraient.*** Feymann nous indique ici la difficulté spécifique de cette partie de la démarche : nous voudrions bien comprendre de la bonne façon, celle qui nous satisferait ... mais qui satisferait quoi ? C'est ce qu'il ne nous dit pas
- l'expérience immédiate ne fonctionne plus, seuls nous restent l'abstraction et l'imagination ... mais pour faire quoi ? Pour comprendre, c'est à dire clairement, pour nous forger une représentation. C'est bien un imaginaire nouveau qu'il s'agit d'élaborer, et c'est cet imaginaire fait d'abstraction et d'imagination qui est sans cesse remanié par le progrès scientifique.

Le point qui nous semble important est que la science nous oblige, à partir de ses progrès en matière d'écriture du réel à remanier notre imaginaire, et que ce remaniement bute régulièrement sur de l'inimaginable. L'écriture mathématique reste ainsi en quelque point orpheline de son correspondant imaginaire, il reste quelque chose qui échappe littéralement au sens.

Pour le dire brièvement, et en accord avec notre titre :

Dans le processus scientifique, on produit une écriture du réel, qui pour nous « fait modèle », mais pas complètement.

⁴ « Brouillon projet d'une atteinte aux événements des rencontres du cône avec un plan » par LSGDL 1639

⁵ Le « rouleau » de Desargues désigne un cône généralisé, qui devient cylindre lorsque son sommet est à distance infinie.

Caméra, écran et vision du monde

Afin de poursuivre mon propos, je voudrais faire référence à une expérience ancienne que chacun peut réaliser et qui me servira en quelque sorte de métaphore.

Considérons une caméra de télévision, reliée à un moniteur. Lorsque nous dirigeons cette caméra vers le monde, le dispositif fait apparaître sur le moniteur une « image du monde ». Bien entendu, cette image est partielle, encadrée, et elle peut être modulée, déformée, colorée ou floutée de mille façons à l'aide d'artifices internes au dispositif, mais en tout état de cause, nous avons là ce qu'on peut appeler une image, une représentation, le dispositif « voit » le monde grâce à ce qui est mathématiquement une projection

Si maintenant nous tournons la caméra vers l'écran, nous voyons se former une mise en abyme, un effet « vache qui rit », le couloir familier qui surgit lorsque nous nous plaçons entre deux miroirs parallèles. Ce couloir, pour peu que l'on ajuste correctement l'angle de vue et le zoom, disparaît à son tour dans un miroitement dépourvu de sens qui n'a plus rien à voir ni avec le monde ni avec son image, mais qui ne dépend plus que du détail de l'électronique de l'appareillage utilisé. Un pur artéfact, en somme, variante optique de l'effet Larsen⁶.

Il me semble que ce dispositif rend bien compte de ce que décrit l'axiome empiriste complété par Leibniz :

nihil in intellectu quod non prior in sensu ... nisi intellectus ipse
rien dans l'intellect qui ne soit d'abord dans les sens ... si ce n'est l'intellect lui-même
rien sur l'écran qui ne soit d'abord dans la caméra ... si ce n'est l'écran lui-même.

Il nous semble que cette remarque met en cause l'application au psychisme de toute méthode scientifique comparable à celle que nous avons schématiquement évoquée plus haut. Toute psychologie à visée scientifique tombe sous le coup de cette critique : si nous cherchons à nous forger une représentation de notre psyché, que ce soit à l'aide de modèles biochimiques, neuronaux, cognitifs, mathématiques, ou par toute autre méthode visant à construire une connaissance constituée d'énoncés démontrés vrais, réfutables donc, visant à nous constituer une certitude, nous tombons sur cette question : sur quel écran projeter cette représentation ? Si cet écran est notre intellect, nous tombons toujours peu ou prou sur cette question de la mise en abyme originée par l'identité formelle entre contenant et contenu. Un changement de paradigme semble donc nécessaire.

La structure même

C'est en ce point, me semble-t-il que nous pouvons repérer – d'une certaine manière – le pas initié par Freud, et développé par Lacan.

Ce pas consiste originellement dans une pratique, *chimney sweeping, talking cure* dit Bertha Pappenheim, une pratique de bavardage, dit Lacan, qui donne accès par la règle fondamentale – énoncée dans dans le transfert, soulignons-le – à ce que Lacan après Freud isole comme « formations de l'inconscient » : lapsus, actes manqués, rêves, mais aussi symptômes.

Mais comment rendre compte de ce qui résulte de cette pratique ? Est-il possible de bâtir ce qui pourrait légitimement s'appeler « théorie psychanalytique » ? C'est de toute évidence ce qu'on fait Freud et Lacan, mais au fond, savons nous ce qu'ils ont fait ?

La thèse que je vous propose, et que je voudrais soutenir ici, est qu'ILS N'ONT PAS, (malgré les

⁶ Cette expérience est décrite en détail dans le livre de Douglas Hofstadter qui fut un best-seller en son temps : Gödel, Escher, Bach les brins d'une guirlande éternelle. 1979 (1985 pour la traduction)

Réel de la science et réel de la psychanalyse

apparences, surtout chez Freud) constitué un corpus d'énoncés vrai, réfutables et adossés à des expériences reproductibles.

J'en veux pour preuve le sentiment de porte-à-faux que nous ne pouvons manquer d'éprouver en lisant le passage de Popper où celui-ci montre que la théorie du rêve élaborée par Freud n'est pas scientifique

Et pourtant, Freud, le premier, ne s'est pas privé d'avoir recours à des schémas – neuronaux, le cas échéant, comme dans l'Esquisse – des structures psychiques, une topique psychique, une dynamique psychique, une économie psychique, sur lesquels il s'appuie pour développer sa théorie.

Lacan de son côté a tout au long de son enseignement produit des figures, des formules, sous des formes très variées mais – c'est pour nous un indice – dont il n'a jamais cessé de dire qu'il ne s'agissait pas d'un modèle, mais DE LA STRUCTURE MÊME. Les désignant parfois du nom de mathème, il a notamment insisté sur le fait que seul le mathème se transmet.

Il me semble que ce qui est sensible lorsque nous tentons de nous emparer de ces mathèmes pour en faire usage dans notre pratique, est qu'ils sont tous conçus de manière à nous confronter systématiquement et toujours à cette difficulté dont faisaient état Cantor, Desargues, Feymann, et les autres : le fait que notre entendement – notre représentation, le fait que cela fasse modèle pour nous – se perde n'est pas ici une conséquence étrange et erratique de la formule proposée mais semble bien plutôt organisé par, à l'intérieur de la structure même des formules ou des figures proposées.

Comment cela est-il possible ?

Pour tenter d'en dire quelque chose, je voudrais passer par un intermédiaire, une incidente, en vous donnant quelques extraits d'un livre qui me semble important pour notre propos.

Il s'agit du recueil des conférences faites à la villa Gillet à Lyon, en 1993, par Jacques Roubaud, mathématicien et poète, et intitulé « L'invention du fils de Léoprèpès ».

Dans ce livre, consacré à la mémoire, Roubaud interroge en un endroit ce qui impose que le principe de non-contradiction soit nécessaire au fonctionnement de la pensée conceptuelle :

Le nœud de la démonstration aristotélicienne – nous dit-il – est qu'il est impossible d'échapper au principe de non-contradiction à partir du moment où est prise une décision de sens (je suis ici, nous dit Jacques Roubaud, la lecture qu'en font Barbara Cassin et Michel Nancy) ; dès qu'on signifie quelque chose dans ce qu'on dit, dès que l'on dit et signifie quelque chose...

et plus loin :

dire quelque chose suppose pouvoir dire ce que l'on dit, pouvoir dire et redire quel est ce « quelque chose » que l'on dit ; et ceci ne se peut faire en le répétant simplement, en employant une phrase du genre « tu n'as pas compris, je répète ».

Pour avoir dit et signifié n'importe quoi, il faut pouvoir redire ce que l'on a dit autrement qu'on ne l'avait dit. Il faut pouvoir paraphraser.

La mathématique, exemple crucial, est indéfiniment paraphrasable, et toute autre pensée l'est plus ou moins.

Et c'est là que vient ce qui, à mon sens nous intéresse :

Réel de la science et réel de la psychanalyse

Alors, la poésie n'est pas paraphrasable

...La poésie est, parmi les dires, parmi les jeux de langage, à un pôle strictement opposé à celui qu'occupe la mathématique : elle est non l'essentiellement paraphrasable (la mathématique) mais l'essentiellement non-paraphrasable ou encore : la mathématique cherche l'à-jamais-paraphrasable, la poésie le jamais-paraphrasable.

Je formulerai cela en un nouvel axiome : La poésie dit ce qu'elle dit en le disant.

Ce passage est, me semble-t-il de nature à éclairer plusieurs choses.

Dans ce qui se dit dans une cure, nous savons que surgissent des formations de l'inconscient qui s'enracinent dans ce que Lacan appelle « lalangue », ce qui peut légitimement être considérée comme quelque chose de présent pour le sujet dès avant le sens.

Le sens ne se forme que postérieurement à l'immersion du futur sujet dans le « bain de langage⁷».

De ce point de vue, les formations de l'inconscient sont, par un certain aspect, en deçà du point où se prend « *une décision de sens* », et il est alors parfaitement cohérent avec le texte de Roubaud que Freud découvre que l'inconscient ignore la contradiction. Ce que Roubaud nous permet de saisir, c'est la profonde connivence existant entre formations de l'inconscient et poésie.

On peut également observer que cette connivence vient rejoindre ce que Lacan avance dès le texte « La science et la vérité » : les quatre causes aristotéliennes y sont en effet associées à quatre pratiques humaines distinctes, dans lesquelles la vérité intervient comme cause :

- La religion se fonde de la vérité comme cause finale
- la magie se fonde de la vérité comme cause efficiente
- la science se fonde sur la vérité comme cause formelle
- la psychanalyse se fonde sur la vérité comme cause matérielle

Seuls les deux dernières propositions nous intéressent ici :

La science se fonde bien d'abord sur le formel de la formule mathématique. La vérité de la mécanique quantique, par exemple, se fonde d'abord sur les équations qu'elle a mises en place. Ce qui fonctionne ici est d'abord le lien étroit et univoque entre symbolique et réel. Les représentations qu'elle engendre, incomplètes ou énigmatiques, lui sont secondes.

La psychanalyse, en revanche, en tant qu'elle consiste dans l'étude des formations de l'inconscient, s'occupe de la matérialité de lalangue. La vérité qui se dit dans un lapsus ou un acte manqué est de l'ordre de la cause matérielle, soit de la « motérialité ». Elle donc tout à fait comparable à ce que dit Roubaud de la poésie : un lapsus *dit ce qu'il dit en le disant*. De ce fait, il est *essentiellement non-paraphrasable*, et de ce fait irréfutable comme le confirme Popper. Et c'est vrai : le mot d'esprit « Familionnaire » dit une vérité qui est non-paraphrasable et irréfutable.

Un pas de plus nous conduit à poser la question suivante : et l'interprétation ? L'interprétation, nous dit Lacan n'est pas là pour dire le vrai. Elle est là pour « faire des vagues ». Mais qu'est-ce que faire des vagues dans lalangue ? Il nous semble que comme une formation de l'inconscient, l'interprétation joue essentiellement sur la « motérialité », pour – dans le meilleur des cas – obtenir des effets réels sur le symptôme. Le réel n'intervient pas ici comme dans la science où il est ce à propos de quoi il conviendrait d'écrire la bonne formule. Il intervient plutôt comme ce sur quoi une vérité peut agir en tant que comme la poésie, *elle dit ce qu'elle dit en le disant*. Nul calcul là-dedans,

⁷ Pourquoi bain ? Sans doute parce qu'il s'agit d'un continuum dans lequel la découpe signifiante en éléments discrets n'a pas encore fait son œuvre.

Réel de la science et réel de la psychanalyse

mais juste un dire opérant.

Mais si la vérité en psychanalyse est ce que nous disons comment rendre compte de son efficace, comment en faire la théorie, comment écrire quelque chose – un mathème qui se transmette – à propos de cette pratique ?

L'hypothèse que nous avançons ici est que les écritures mathématiques que nous propose Lacan en vue de rendre la théorie psychanalytique transmissible ne sont pas des formules mathématiques au sens de Roubaud. Elles ne disent pas une vérité à *jamais paraphrasable*. Elles ne sont pas, comme les formules de la physique, des machines à produire des énoncés vrais.

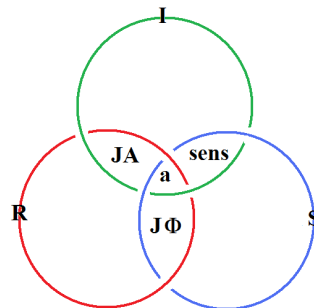
Nous proposons de les considérer plutôt comme des écritures qui, lorsque nous tentons de les lire, nous induisent à dire. Mais pas n'importe quel dire. Un dire qui serait *essentiellement non-paraphrasable*, du côté de la poésie donc. Pas étonnant dès lors que les énoncés qui s'en font paraissent ce qu'ils sont : non réfutables, ou irréfutable, comme on le voudra.

Cette hypothèse nous permet d'avancer une proposition concernant le thème de ces journées, et aussi l'intitulé de notre titre.

La science vise à notre sens, à produire des écritures, le plus souvent des formules mathématiques donnant une description aussi cohérente que possible de ce que nous pouvons observer, de ce dont nous pouvons nous faire une représentation. Le réel n'est dans cette optique pas distinct de la réalité, et il est « ce qui est derrière » les résultats de manips (ou, en mathématiques, des raisonnements) voilé, le cas échéant, incompréhensible parfois, mais ce n'est pas grave, ça marche quand même.

La psychanalyse, en revanche depuis Lacan, vise plutôt à produire des écritures qui, si elle s'appuient sur les mathématiques, ne visent nullement à forger aucune représentation imaginaire. Ce qu'elles permettent en revanche, c'est non seulement de faciliter un dire concernant les formations de l'inconscient, mais un véritable engagement dans le champ de l'inconscient – sous réserve que nous y consentions – en abandonnant l'espace d'un instant le principe de non-contradiction, et en essayant d'être comme le dit Lacan « pouate assez ». C'est sans doute pour cette raison que Lacan dit, à propos du nœud borroméen : ce nœud, il nous faut l'être

Notons pour finir que le nœud borroméen, tel que présenté par Lacan dans les séminaires dont je parlais tout à l'heure nous permet de dire quelque chose de cette visée :



On peut y lire en effet que :

Le réel en tant que registre est ce qui vient limiter la représentabilité des formules scientifiques en « mordant » sur le sens.

Le réel du nœud, du nouage des trois registres est quant à lui ce qui vient nous confronter à notre propre énonciation dans notre pratique, dans le transfert. C'est là que le réel n'est plus seulement l'impossible (à dire, à imaginer, à écrire) mais aussi ce qui, dans le meilleur des cas, nous réveille...

Réel de la science et réel de la psychanalyse

c'est à dire le sexuel. Mais ceci est une autre histoire.